

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill
Le Dédit est situé en territoire Kanien'keháka non cédé.

McGill DAILY le dedit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

le dedit



Le français en sursis à McGill?

À l'occasion de la Journée internationale de la Francophonie, une libre opinion signée par le Groupe d'action pour l'avenir de la langue française (GAALF) dans *Le Devoir* soulignait la nécessité de « prendre tous les moyens nécessaires pour ralentir, arrêter, puis inverser le déclin de la langue française au Québec ». Le GAALF, notamment composé des ministres caquistes Martine Biron et Jean-François Roberge, affirme que les efforts pour la préservation du français doivent être particulièrement orientés vers les jeunes, qui sont davantage exposés à l'anglais dans la vie de tous les jours. En tant qu'étudiant-e d'une université anglophone, on peut légitimement se demander quels obstacles se présentent aux initiatives à McGill pour valoriser le français et assurer son accessibilité sur le campus.

Parmi la liste non exhaustive d'initiatives étudiantes qui donnent une plateforme d'expression au français à McGill, on peut citer l'équipe éditoriale du *Délit*, le Collectif de poésie francophone de McGill, le club de débat francophone de McGill ou encore l'Association générale des étudiant(e)s de langue et littérature françaises qui se renouvellent constamment et doivent trouver une relève au sein de 20% de la communauté mcgilloise, soit l'équivalent de sa population francophone. Être une minorité francophone sur le campus n'est d'ailleurs jamais bien éloigné de la perspective d'une fin des activités pour ces groupes. C'est d'ailleurs le sort réservé à la seule troupe francophone de théâtre de l'Université McGill, Franc-Jeu, qui a dû fermer ses portes à l'automne dernier en raison d'un « manque d'effectif ».

Selon Ana Popa, commissaire aux Affaires francophones de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM), la curiosité pour les initiatives francophones de la part des étudiant-e-s est cruciale pour revendiquer une amélioration des services qui leur sont offerts, voire pour leur pérennité. L'existence des groupes francophones peut se révéler elle-même un enjeu de taille dans le cadre des référendums de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM). Par exemple, la demande de création de frais d'accessibilité en français de 0,25\$, l'une des plus basses contributions demandées lors d'un référendum étudiant à l'AÉUM, a été refusée à l'hiver 2022. En ce qui a trait au bien-fondé de la présence des groupes francophones sur

le campus, « on voit encore des préjugés envers la communauté francophone », souligne Ana Popa.

Il persiste également une méconnaissance des ressources francophones disponibles. Assurant la cohésion et le partage de ressources entre différentes organisations francophones de McGill, la Commission aux Affaires francophones (CAF) a d'abord pour mandat la défense des droits étudiants. Un questionnaire mené auprès de 100 étudiant-e-s par la CAF cherchait à sonder la population étudiante sur leurs connaissances des droits étudiants. Une bonne partie des réponses révélaient une « hésitation » de se prévaloir de certains droits, notamment celui « de soumettre en français ou en anglais tout travail écrit devant être noté », indiqué à l'article 15 de la Charte des droits de l'étudiant. La crainte « d'être évalué injustement » ou que « les professeurs et chargés de cours saisissent mal le propos en raison d'une mauvaise maîtrise du français » sont des motifs mentionnés de manière récurrente.

Il existe donc bel et bien un écart entre les droits francophones et la capacité des étudiant-e-s à s'en prévaloir. Les ressources censées faciliter l'accès au français à McGill demeurent souvent trop peu partagées, voire inaccessibles pour bon nombre de francophones sur le campus. Sur cet enjeu, la CAF et l'AÉUM travaillent à traduire les pages d'organisations étudiantes, de clubs et de services pour lesquelles il n'existe actuellement aucune description en français.

Cette accessibilité au français ne se limite toutefois pas à la traduction et devrait faire l'objet d'un effort soutenu de la part de l'Université. Si les services en anglais sont naturellement prioritaires pour permettre à une majorité d'étudiant-e-s d'en profiter, tout le monde n'a pas une même aisance avec cette langue. Ana Popa mentionne à ce titre que le niveau d'anglais requis dans les cours n'est pas le même que celui nécessaire pour bénéficier de conseils en santé mentale ou pour se défendre devant le comité d'intégrité universitaire. En ce sens, l'implication des étudiant-e-s ne peut seulement servir de vecteur de la langue française; elle doit permettre une meilleure compréhension des enjeux communautaires qui atteignent directement la vie des francophones. ☺

LÉONARD SMITH
Rédacteur en chef

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Léonard Smith

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Hugo Vitrac
Vincent Maraval
Margaux Thomas

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Louis Ponchon
Agathe Nolla

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Plem Kijamba

Au féminin

aufeminin@delitfrancais.com
Marie Prince

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Camille Matuszyk

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Laura Tobon
Alexandre Gontier

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Jade Lé
Dounia Ouederni

Coordonnateur-riche-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Béatrice Poirier-Pouliot
Paul Hajage

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Célia Petrissans
Layla Lamrani

Contributeur-riche-s

Lucy Tymezuk, Nour Desrousseaux, Dominika Grand-Maison, Clément Veysset

Couverture

Laura Tobon

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Anna Zavelisky

Conseil d'administration de la SPD

Salylor Catlin, Louis Favreau, Natacha Ho Papieau, Asa Kohn, Philippe Shi, Boris Shedov, Léonard Smith, Laura Tobon, Anna Zavelisky.

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le *Délit* n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Daily* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Biden approuve un projet pétrolier en Alaska

Projet Willow : extraire du pétrole pour \$8 milliards de bénéfices, mais à quel coût?

MARGAUX THOMAS
Éditrice Actualités

Lundi 13 mars dernier, l'administration Biden approuvait le lancement du projet Willow - la construction d'un champ de forage pétrolier en Alaska qui rapportera \$8 milliards en revenus aux États-Unis. Ce projet, présenté par le géant ConocoPhillips, éveille la colère des défenseurs de l'environnement, qui avaient pourtant critiqué ses conséquences néfastes. *Le Délit* a rencontré le professeur d'économie et maître de conférence Moshe Lander, ainsi que plusieurs membres de l'organisation du chapitre Greenpeace de McGill.

Pourquoi ce projet pétrolier?

Le projet de forage pétrolier aura lieu dans la réserve nationale de pétrole située dans le nord-ouest de l'Alaska, sur des terres extrêmement riches en hydrocarbures appartenant à l'État américain. ConocoPhillips - l'une des plus grandes sociétés pétrolières et gazières au monde - découvre et développe les vastes ressources pétrolières du versant nord de l'Alaska depuis 1965, et le projet Willow dans la partie nord-est de la réserve nationale de pétrole de l'Alaska (NPR-A) est le projet de développement majeur le plus récent de la société.

Le Délit a rencontré le professeur et maître de conférence en économie à l'Université

ce qui était auparavant soit impossible, soit trop coûteux, est désormais viable. Pour les États-Unis, ce projet permettrait d'accroître leur sécurité et leur indépendance énergétique face à d'autres régimes qui alimentent la pétro-économie.

Avec le projet Willow, ConocoPhillips permettra la production de 180 000 barils de pétrole par jour sur une période d'environ 30 ans. Cette quantité de production correspond à environ 1,5% de la production américaine totale. Au niveau légal, l'administration Biden était dans l'incapacité de refuser ce projet, sachant que ConocoPhillips détient le droit de forer. Une annulation de ses baux entraînerait un procès qui coûterait des millions de dollars au gouvernement et aurait peu de chances de succès pour arrêter le forage pétrolier. L'administration Biden a alors conclu un accord avec la société pétrolière afin de réduire la superficie totale du projet Willow de 60%.

Malgré les idées préconçues, le professeur Lander définit l'Alaska comme l'un des États les plus riches, au vu de sa richesse en hydrocarbures et en ressources naturelles « *alors que presque personne n'y vit* ». Les partisans de Willow y voient ainsi une source de revenus, d'emplois, ainsi qu'un pas de plus vers l'indépendance énergétique des États-Unis. D'après le professeur, « *l'Alaska est l'un de ces endroits où tout le monde aimerait faire une croisière,*

« Si vous dites aux gens que pour prendre soin de l'environnement, il faut fixer le prix du pétrole en conséquence, vous constaterez rapidement que les gens ne se soucient plus tellement de l'environnement »

Professeur Moshe Lander

Concordia Moshe Lander pour discuter des avantages d'un tel projet pétrolier pour les États-Unis, et plus particulièrement pour l'état d'Alaska. Le professeur insiste sur la rareté de ce genre de projet. Avoir accès à un aussi grand puits de pétrole aujourd'hui est « *surprenant voir inhabituel (tdlr)* ». Grâce à des avancées technologiques,

mais où personne ne voudrait vivre ». Le projet Willow a pour but de protéger l'existence de l'État, même si cela inclut puiser dans ses fonds jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Il s'agit également d'une question géopolitique de sécurité nationale, alors que la Russie est un voisin proche des terres d'Alaska. Professeur Lander mentionne la



ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

sécurité nationale canadienne, qui est aussi en jeu : « *Vous avez besoin de gens qui vivent là-bas, sinon n'importe quelle superpuissance peut y entrer avec désinvolture et planter un drapeau.* » Les reproches sur la flambée des prix de l'essence survenue après l'invasion de l'Ukraine par la Russie ont potentiellement influencé la décision d'approbation du projet de la part de l'administration Biden. Néanmoins, ce projet a plus à offrir que de simplement générer 2 700 emplois et des recettes fiscales : il crée une sécurité à long terme.

Interrogé sur les alternatives de production énergétique accessibles en Alaska, le professeur Lander répond que le pétrole reste la solution la plus simple. La production d'énergie solaire serait trop compliquée à conserver et à transporter à travers l'océan Pacifique et les terres autochtones de la Colombie-Britannique. Quand bien même les États-Unis seraient capables de construire des lignes électriques vers le centre du continent, le coût serait aujourd'hui si prohibitif qu'il annulerait tout avantage de six mois d'ensoleillement continu en été. De plus, ConocoPhillips a déjà accès au

Trans-Alaska Pipeline System (TAPS), un oléoduc de pétrole brut de 800 miles du versant nord de l'Alaska à une marine terminale située au port libre de glace de Valdes, en Alaska. Le pétrole coûte ainsi bien moins cher

« Ce projet a plus à offrir que de simplement générer 2 700 emplois et des recettes fiscales, il crée une sécurité à long terme »

que l'énergie solaire, rien qu'en ce qui concerne le transport. Sur la page « Développement durable » du site internet de ConocoPhillips est inscrit un engagement varié pour un « *développement écologiquement et socialement responsable* » incluant la reconnaissance des organismes de réglementation et des communautés locales afin d'atténuer les impacts potentiels liés aux émissions atmosphériques, aux perturbations de surface, à l'utilisation de l'eau, à la faune et à la vie humaine. Le professeur Moshe Lander parle de la règle générale pour les entreprises pétrolières de restituer la masse terrestre telle qu'elle

a été trouvée avant son exploitation - malgré la grande possibilité de créer des catastrophes environnementales. Respecter l'environnement pendant la période de forage n'est pas nécessairement le défi majeur, ce qui pose problème est le sous-produit de ce qui est rejeté dans l'atmosphère - les émissions de CO2. Moshe Lander pense également que ConocoPhillips - en tant que compagnie internationale - a une réputation à tenir, et se montrera ainsi responsable des conséquences de ce projet, sans manquer de respecter ses obligations. Pour l'économiste, le réel problème pour beaucoup de gouvernements - que ce soit avec Biden ou Trudeau - est l'aspect financier : « *Quand nous appelons les citoyens et leur demandons "Vous souciez-vous de l'environnement?", inévitablement la réponse est oui. Cependant si vous dites aux gens que pour prendre soin de l'environnement, nous devons fixer le prix du pétrole et de ses sous-produits en conséquence, vous constaterez rapidement que les gens ne se soucient plus tellement de l'environnement.* »

L'exploitation pétrolière au détriment de l'environnement

En arrivant au pouvoir, le président Joe Biden avait fait la promesse de ne pas autoriser de nouveaux projets de forages pétroliers et gazières sur les territoires fédéraux, dans le cadre de

son grand plan d'énergie verte. Toutefois, le professeur Moshe Lander confirme que les promesses des politiciens doivent être prises à la légère, et que les États-Unis ne peuvent se permettre de refuser un projet qui rapporterait des milliards de dollars simplement pour tenir une promesse. Interrogée par *Le Délit*, une des représentants de l'organisation Greenpeace McGill nous parle d'une « *trahison* » de la part du président Biden. Malgré la pression politique subie par l'administration Biden pour approuver ce projet, la réalité environnementale ne change pas. Y a-t-il de la place dans le budget carbone américain pour ce type de mégaprojets?

Pour Greenpeace McGill, ces données sont préoccupantes, car cela rendrait la crise climatique encore plus difficile à atténuer. Cela créerait également un dangereux précédent quant à la manière dont le gouvernement américain fera avancer les projets liés au pétrole. Lorsque nous leur avons demandé ce qu'ils ressentent vis-à-vis du projet Willow, beaucoup de membres de Greenpeace McGill ont exprimé un sentiment général de tristesse et de désespoir face à

« Sur environ 30 ans, ce projet émettra un total de 239 millions de tonnes de CO₂, soit l'équivalent des émissions de 64 centrales au charbon durant une année »

cette décision : « C'est frustrant de voir non seulement un manque d'action positive de la part du gouvernement, mais une prise de décision directement négative à la place. »

Concernant les mesures prises et l'impact environnemental du projet, l'administration Biden a

également déclaré qu'elle prévoyait envisager des protections supplémentaires pour les 5,3 millions d'hectares de la réserve pétrolière, qui sont désignées comme zones spéciales pour leur valeur faunique. Toutefois, les détails de ces « protections » ne sont pas clairs.

D'après Greenpeace McGill, l'accueil est mitigé quant aux retombées sur les communautés autochtones. Certains disent que cela pourrait créer plus d'opportunités économiques pour les habitants du Nord, tandis que d'autres s'inquiètent de l'impact environnemental. Des groupes environnementaux et des représentants de groupes autochtones ont d'ailleurs annoncé mardi le 15 mars vouloir poursuivre en justice l'administration Biden pour leur autorisation

du projet. Le procès, intenté par *Trustees for Alaska* au nom d'une coalition de groupes environnementaux et autochtones comme *Environment America* ou encore *the Northern Alaska Environmental Center* a demandé au tribunal de district américain de l'Alaska d'annuler l'approbation, parce que le gouvernement fédéral n'aurait pas pris en compte les risques climatiques indirects et directs du projet, y compris les dommages à la faune, tels que la chasse des ours polaires et de subsistance. Les groupes ont affirmé que l'approbation de Willow par le *Bureau de Gestion des Territoires* violait les dispositions de la *Naval Petroleum Reserves Production Act*, de la *Alaska National Interest Lands Conservation Act*, du droit procédural ainsi que d'autres lois fédérales.

Enfin, questionnés sur le rôle et la capacité d'action de Greenpeace et des étudiants mcgillois, les représentants de l'organisation insistent sur le pouvoir de l'éducation : « Face à des décisions aussi importantes, nous pensons que l'une des choses les plus importantes que

STOP WILLOW

JADE LÊ | LE DÉLIT

nous puissions faire est de nous éduquer, puis d'éduquer le plus de gens possible. Plus les gens connaissent et s'intéressent à cette question, plus nous gagnons en pouvoir en tant qu'organe électif, ce qui est l'un des principaux moyens d'influencer les décisions gouvernementales. » Pour eux, il est nécessaire de rendre public leur mécontentement. Selon une étudiante en deuxième année en environnement à McGill, les zones de forage sont situées dans des territoires très sen-

sibles écologiquement : « Y'a pas photo : c'est un projet qui va polluer. » L'étudiante nous explique que l'impact environnemental de Willow va être d'autant plus dramatique puisqu'il se situe à l'intérieur du cercle arctique et que son écosystème est déjà extrêmement vulnérable. Malheureusement, la majorité des gouvernements comme les États-Unis sont encore très dépendants du pétrole, et les solutions renouvelables sont loin d'être parfaites. ☹

Mélanie Joly en visite à McGill

La conférence de la ministre des Affaires étrangères.

VINCENT MARAVAL
Editeur Actualités

Le 16 mars dernier, la ministre canadienne des Affaires étrangères Mélanie Joly est venue donner une conférence d'une heure à McGill, portant sur la place du Canada dans le contexte de l'évolution actuelle du monde. La conférence a eu lieu dans la salle Redpath sur le campus de l'Université, et a réuni plus d'une centaine de professeur·e·s, étudiant·e·s et membres de l'administration de McGill.

Mélanie Joly est ministre des Affaires étrangères du Canada depuis octobre 2021, mais elle est une femme politique qui a eu une carrière dynamique. En effet, elle est députée à la Chambre des communes du Canada depuis 2015 et fait partie du gouvernement du premier ministre Justin Trudeau depuis la même année. Mélanie Joly a notamment occupé de nombreux ministères comme celui du Développement économique, du Tourisme, des Langues officielles et de la Francophonie et enfin du Patrimoine canadien. Durant la conférence, Martha Crago, vice-pré-

sidente en Recherche et Innovation de l'Université McGill, est même allée jusqu'à amicalement s'adresser à Mélanie Joly par « Madame les ministres », pour souligner cette très riche carrière politique.

La conférence était organisée selon un modèle de questions-réponses entre la ministre et Martha Crago. Les questions venaient à la fois de cette dernière, mais aussi des élèves, qui ont pu en proposer avant le début de la conférence.

Au cours de cette dernière, la ministre a présenté le rôle du Canada

dans le monde actuel. Elle a notamment abordé l'accroissement de l'importance stratégique de la zone Indo-Pacifique ou encore les enjeux géopolitiques que représentent les nouvelles routes maritimes et ressources naturelles du cercle polaire arctique. Un des sujets sur lesquels la ministre s'est le plus concentrée a été la guerre en Ukraine, et en particulier, comment le Canada s'engage

commis à travers le système judiciaire ukrainien, mais aussi à travers la justice internationale, afin que « (le président Russe, *ndlr*) Poutine soit tenu responsable ». Le lendemain de la conférence, le vendredi 17 mars, un mandat d'arrêt pour crimes de guerre a justement été émis à l'encontre de Vladimir Poutine par la Cour pénale internationale. La Cour pénale internationale est une insti-

« Même après la guerre, l'Ukraine va encore souffrir et vivre à côté d'un voisin dangereux »

Mélanie Joly
Ministre des Affaires étrangères du Canada



pour la paix dans ce conflit. Pendant son intervention, la ministre a surtout insisté sur la nécessité de soutenir l'Ukraine non seulement jusqu'à la fin du conflit, mais aussi après la guerre. Elle note : « Même après la guerre, l'Ukraine va encore souffrir et vivre à côté d'un voisin dangereux. » La ministre a mentionné le besoin d'aider l'Ukraine dans sa reconstruction matérielle, notamment par le déminage et la sécurisation de son territoire. Mais elle a aussi et surtout souligné la nécessité d'aider le pays à se reconstruire psychologiquement, car après « les crimes de guerre » et les violences perpétrées, il reste « un traumatisme durable ». Mme Joly a notamment mis l'accent sur le besoin de juger les crimes

tution internationale permanente créée en 1998 par le Statut de Rome, chargée de « juger les personnes accusées d'avoir commis les crimes les plus graves touchant l'ensemble de la communauté internationale, à savoir le crime de génocide, les crimes contre l'humanité, les crimes de guerre et le crime d'agression ».

Au terme de la conférence, la ministre des Affaires étrangères a passé environ 45 minutes à discuter, serrer des mains, prendre des photos et répondre aux questions des étudiant·e·s et professeur·e·s. Malgré le nombre important d'élèves qui souhaitaient parler à la ministre, cette dernière a pris le temps de répondre à toutes leurs questions. ☹

VINCENT MARAVAL | LE DÉLIT

La Nuit des sans-papiers

Solidarité sans frontières réclame un statut pour tous.

HUGO VITRAC
Éditeur Actualités

Du samedi 19 mars au dimanche 20 mars dernier, l'association Solidarité sans frontières a organisé un campement devant les bureaux d'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC) pour dénoncer la lenteur du processus de régularisation promis par le premier ministre Justin Trudeau en décembre 2021. De nombreuses personnes sans-papiers ont témoigné de leur situation, et ont réclamé la fin de l'attente pour enfin vivre librement et dignement.

de cette action de solidarité, plusieurs intervenants se sont succédés au micro, et Solidarité sans frontière a organisé des projections de films, un concert et une distribution gratuite de repas pour les participants et les sans-abris.

Une première intervenante a commencé son discours par un appel : « Nous [les sans-papiers, *ndlr*] sommes des citoyens à part entière! Nous demandons de pouvoir vivre librement, sans peur d'être arrêté ou déporté. » L'intervenante a souligné le flou de la condition des sans-papiers, où tout au long de l'attente de

« Nous [les sans-papiers, *ndlr*] sommes des citoyens à part entière ! Nous demandons de pouvoir vivre librement, sans peur d'être arrêté ou déporté »

Les participants se sont réunis derrière le slogan scandé tout au long de l'événement : « Un statut pour tous et toutes ! »

leur régularisation, ils voient leur droit d'accès au système de santé, à la réunion familiale, à la protection légale face



LUCY TYMEZUK

La nuit des sans-papiers

La Nuit des sans-papiers organisée par Solidarité sans frontières a été menée en parallèle de l'appel pan-canadien à la mobilisation lancé par le Réseau pour les droits des migrants (*Migrants Right Network*). De nombreuses autres actions ont aussi eu lieu ailleurs au Canada, notamment à Vancouver, Toronto, Victoria...

L'événement organisé devant le complexe Guy Favreau, abritant les bureaux Québécois de l'IRCC, a commencé le samedi à 20h, et s'est terminé le lendemain matin à 9h. À l'occasion

aux employeurs et aux logeurs bafoués. Elle a ensuite interpellé le premier ministre Justin Trudeau : « Qu'est-ce que vous

« Le gouvernement Trudeau a aussi annoncé vouloir régulariser plusieurs centaines de milliers de travailleurs sans-papiers en octobre dernier »

attendez pour nous mettre dans la case de vos humains? » Plusieurs personnes se sont ensuite succédées pour témoigner de leur situation de

sans-papiers. Mamadou, arrivé au Canada en 2001, a perdu son statut de résident temporaire en 2003, et vit depuis dans des conditions qu'il qualifie de « précaires ». Victime d'un accident de travail il y a quelques années où il s'est cassé les deux bras, il a dû attendre 18 jours avant de pouvoir être hospitalisé. La Nuit des sans-papiers a montré que cette situation est loin d'être une exception. Maria, ayant fui le Mexique il y a 14 ans avec son mari, travaille dans une clinique médicale à Montréal. Malgré sa proximité quotidienne avec le système de santé, elle ne peut pas accéder aux soins. Elle nous a résumé sa situation : « L'ironie de la vie : faire le ménage dans une clinique de santé et ne pas pouvoir être soignée. » Maria a aussi dénoncé la vulnérabilité des personnes sans-papiers face aux abus des employeurs et des logeurs : « On ne peut même pas se défendre en dénonçant l'employeur à cause du besoin de survivre et d'aller de l'avant. » Yasser, citoyen marocain arrivé au Canada en 2020 lors de la Covid-19 a vu son permis de travail refusé au poste frontière à cause de l'entreprise d'accueil qui avait annulé son contrat sans le prévenir. Il raconte : « J'avais un rêve qui s'est transformé en cauchemar. »

Malgré la précarité de leur situation au Canada, le retour n'est pas une option pour ces intervenants. La plupart ont laissé une famille sur place, dépendante de leurs transferts d'argent et dans l'attente de pouvoir être réunis. Aussi, l'insécurité et le manque d'opportunités de travail dans leur pays d'origine rendent le retour impossible.

Selon IRCC, les estimations de la population de personnes sans-papiers au Canada varient entre 20,000 et 500,000. Ces derniers, contrairement à l'image véhiculée par de nombreux médias et politiciens, qui

décrivent une personne sans-papiers comme un individu entré illégalement sur le territoire – image renforcée récemment avec la polémique du chemin Roxham – sont



LUCY TYMEZUK

majoritairement des personnes qui ont perdu leur statut après être entré légalement sur le sol canadien. Selon un rapport de Solidarité sans frontières publié en octobre dernier, le nombre de personnes sans-papiers serait bien supérieur à 500,000 - des chiffres qui diffèrent des rapports officiels.

l'intervenante souligne que « l'attente est longue, et en attendant nos droits sont confisqués ».

L'intervenante a alors directement interpellé le premier ministre : « C'est l'occasion M. Trudeau, de faire ce que votre père avait fait, en réalisant le vœu de milliers de



LUCY TYMEZUK

L'action du gouvernement

La première intervenante a souligné dans son discours que cela fait bientôt un an et demi que Trudeau a mandaté Sean Fraser, ministre de l'Immigration, de se pencher sur un programme de régularisation des travailleurs sans-papiers. Le gouvernement Trudeau a aussi annoncé vouloir régulariser plusieurs centaines de milliers de travailleurs sans-papiers en octobre dernier, mais l'absence d'échéances et de détails de ce programme ont été critiqués par l'intervenante. Alors que le Parlement fermera pour l'été dans 10 semaines, et ne reprendra ses travaux qu'à la mi-septembre, l'intervenante

sans-papiers. » En effet, Pierre Elliott Trudeau avait lancé en 1973 l'un des plus importants programmes de régularisation canadiens des sans-papiers. L'association Solidarité sans frontières a appelé lors de l'événement à la mise en place d'un programme similaire, sans restriction ni exclusion, pour offrir la résidence permanente à toute personne migrante.

Malgré l'attente d'un tel programme, qui continue depuis près d'un an et demi, une femme sans-papier a demandé le micro pour affirmer son optimisme : « Nous sommes déjà tous des citoyens, n'est-ce pas ? Les papiers, on les aura ! » ☺

Ni tout noir, ni tout blanc

Travailler au noir, un recours d'urgence pour les étudiants étrangers de McGill.

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Enquête

Au sein de la population montréalaise, la réalité du « travail au noir » est parfois un inévitable rite de passage. Que ce soit les milliers de demandeur·euse·s d'asile qui y sont contraint·e·s au Canada dû à la surcharge de la bureaucratie fédérale, ou encore la population étudiante mcgilloise, plus particulièrement les étudiant·e·s étranger·e·s limité·e·s par des visas d'études, plusieurs se verront poussé·e·s vers le travail informel afin de pouvoir subvenir à leurs besoins. *Le Délit* s'est interrogé pour savoir à quel point le travail au noir est une pratique répandue à McGill.

L'expression « travailler au noir » est née au Moyen Âge, et faisait alors référence à la transgression de la loi qui interdisait le travail de nuit à cette époque. Toutefois, la mise en place de ces réglementations n'avait su enrayer ces pratiques illicites. On nommait donc les individus qui occupaient illégalement des emplois de nuit « des travailleur·euse·s au noir ». Aujourd'hui, le travail au noir réfère aux activités rémunérées, souvent comprises dans le secteur informel de l'économie, qui ne sont généralement pas régies par les normes du travail et pour lesquelles les revenus amassés ne sont pas déclarés. Les travailleur·euse·s sont embauché·e·s clandestinement, et sont donc hautement à risque de subir des abus de la part de leurs employeurs. Dans la continuité de cette clandestinité, certain·e·s refusent parfois de déclarer leurs revenus à l'impôt, permettant aux employé·e·s informel·e·s d'éviter de payer des taxes à l'État. Ainsi, les travailleur·euse·s ne bénéficient pas de la protection de l'État, les exposant alors à des situations qui peuvent être dangereuses, et en contrepartie ne financent pas les activités étatiques par le biais du paiement de l'impôt sur le revenu.

La rémunération des travailleur·euse·s a généralement lieu via virements bancaires irréguliers ou en argent comptant, faisant en sorte qu'il y ait peu ou pas de traces tangibles du lien entre l'employeur et l'employé. Les secteurs d'activité où l'on retrouve le plus grand nombre de travailleur·euse·s au noir sont notamment la restauration et les bars, où il est commun de voir les paiements se faire de façon informelle. Chez les jeunes, le « *coaching* » d'équipes sportives et l'arbitrage sont également des emplois favorisant le paiement au noir. De plus, les activités de l'économie sou-



terrine comme le travail du sexe, l'entretien ménager ainsi que la construction s'ajoutent à cette liste.

Rencontre avec deux travailleuses au noir

Le Délit a rencontré Justine, une étudiante étrangère de McGill qui a occupé plusieurs emplois au noir depuis son arrivée au Canada en 2021. Elle a accepté de nous partager son expérience avec le travail clandestin à Montréal. *Le Délit* a aussi parlé avec Marie, une Québécoise étudiant à McGill qui travaille au noir durant ses étés, non par envie de nuire au système, mais parce que ses employeurs ont un historique de

à McGill, je ne travaillais pas du tout. Toutefois, j'ai rapidement réalisé que mes amis avaient tous des emplois, et j'ai aussi voulu tenter le coup. Ceci étant dit, j'ai rapidement excédé le seuil permis de 20 heures.

Marie* (M) : En ce qui me concerne, ça s'est fait tout naturellement. Je n'avais jamais vraiment eu l'envie de contourner le système, mais mon premier employeur, quand je travaillais dans les camps de jour, privilégiait le paiement par chèque. De ce que j'en sais, ça lui permettait d'éviter de nous faire signer des contrats d'emploi et lui donnait des bénéfices fiscaux parce qu'aux yeux de l'État, il ne nous employait pas. Les emplois que j'ai occupés par la suite étaient

ALEXANDRE GONTIER | LE DÉLIT

travail au noir chez les étudiant·e·s mcgillois·e·s en ce moment?

J : Je connais quand même pas mal d'étudiants étrangers qui se trouvent dans la même situation que moi et qui optent pour des emplois qu'ils peuvent ne pas déclarer du tout – ou seulement déclarer les 20 heures qui leurs sont autorisées par leur permis d'étude.

M : Au sein de mon groupe d'amis, je suis la seule à travailler au noir. Cela dit, je suis au courant que c'est pas mal répandu à l'université. Je connais des gens qui ne vont pas nécessairement à McGill, mais qui travaillent en restauration par exemple et qui sont payés

les bonnes raisons. Je choisis de déclarer mes 20 heures de travail légal, et je me rassure en me disant que si je choisisais de m'en tenir aux 20 heures de travail autorisées par mon permis d'étude, je n'arriverais pas à payer mon loyer tout en subvenant à mes besoins.

J : De mon côté, je ne suis pas restreinte par un maximum d'heures de travail puisque je n'ai pas besoin de permis d'étude. Malgré tout, ce qui m'a dérangé le plus du travail au noir, notamment durant mes étés dans les camps de jour, c'est la rémunération à taux fixe, ne changeant pas en fonction des activités auxquelles on avait pu s'adonner, ou de si la journée de travail avait été plus longue que prévu. Je n'avais jamais été inquiète puisque je déclarais l'argent que je faisais – sur recommandation de mes parents – mais il est certain que je n'étais pas consciente de ce qui m'attendait en terme de conditions de travail. Je peux aussi imaginer que les congés parentaux, et tous les accommodements du genre, doivent aussi être quasi-inaccessibles aux travailleurs informels. Aujourd'hui, bien que je travaille encore au noir, mes employeurs ont beaucoup plus de respect à mon égard, et je suis aussi plus instruite sur ce qui est excessif en matière de conditions de travail.

Travailler au noir, bien ou pas? Et pour quoi?

De l'entretien que *Le Délit* a eu avec ces deux travailleuses au noir, il semble évident que le choix de certain·e·s d'intégrer l'économie informelle découle de l'obligation, et non d'un désir sincère de manigancer contre l'État. Affectant autant les étudiant·e·s de McGill que les demandeur·euse·s d'asile qui sont contraint·e·s de travailler illégalement en attendant le traitement de leurs demandes d'asile, le manque de régulation des conditions de travail ressort comme le grand défi des travailleur·euse·s au noir. Bien que ce secteur d'activité ait pour réputation de détourner des fonds de l'État, le travail au noir semble être irrémédiable, peu importe les efforts gouvernementaux tentant de le freiner. Malgré ses défauts, c'est parfois la seule façon d'assurer assez de revenus pour les individus y ayant recours. ☹

*Les travailleuses au noir ont préféré utiliser des noms fictifs.

« Mes parents sont bien financièrement, mais la vie est de plus en plus chère. [...] Toutefois, j'ai rapidement réalisé que mes ami·e·s avaient tous·tes des emplois, et j'ai aussi voulu tenter le coup »

faire des économies en choisissant de payer sous la table.

Le Délit (LD) : *Qu'est-ce qui vous a mené à occuper votre premier emploi au noir à Montréal?*

Justine* (J) : En tant que française, je savais en arrivant ici que je devrais probablement avoir recours au travail au noir à un certain point parce que j'étais consciente que mes parents ne pourraient pas m'aider éternellement. Mes parents sont bien financièrement, mais la vie est de plus en plus chère. C'est pourquoi à ma première année

aussi dans la même branche, et on me paye encore en argent comptant ou par chèque à ce jour.

LD : *En ce qui te concerne Justine, dans quelles industries as-tu travaillé?*

J : Comme je l'ai dit, je ne travaillais pas initialement. J'ai ensuite été employée dans un café sur le Plateau. Puis, j'ai travaillé pour deux restaurants et je suis maintenant *barmaid*.

LD : *Est-ce que vous avez une idée de la magnitude que représente le*

cash. Je sais qu'en restauration, le travail illégal permet aussi aux employeurs d'imposer des *shifts* de longueur excessive à leurs employés, ce qui n'est bénéfique que pour l'employeur.

LD : *Est-ce que vous êtes inquiètes à l'idée de travailler illégalement? À quel point est-ce que vous pensez que ça pourrait avoir des répercussions sur votre avenir?*

M : Pour ma part, ce n'est pas quelque chose qui m'inquiète. J'ai vu tellement de gens le faire autour de moi, et je sais que je le fais pour

L'itinérance et le capitalisme

La marginalisation sociale par l'accumulation maximale du capital.

En descendant à la station de métro McGill tous les jours, je croise une ou plusieurs personnes, celles que la société nomme « sans-abri ». Elles sont couchées par terre, courbées dans leur manteau et luttant contre le froid. Une coupe dans laquelle les gens déposent quelques pièces de monnaie se trouve à leurs pieds. À côté, un panneau en carton sur lequel les passants peuvent lire « Tout peut aider : nourriture, vêtements, couverture, etc ».

L'idée d'écrire cet article m'est venue non pas parce que je crois au socialisme, mais parce que le fait que ces gens soient appelés des sans-abris me paraissait incohérent. Le Canada est un pays riche ; Montréal est l'une des grandes villes du Canada ; bien plus encore, il y a aussi le manque de main-d'œuvre. Par conséquent, je me questionne sur deux choses dans cet article : la prévalence de l'efficacité d'une économie de marché au détriment du bien-être de la société et le fait de marchandiser les valeurs morales de la société, seulement si l'échange nous procure un gain matériel. Analysant le travail de l'écon-

Le philosophe politique américain, Michael J. Sandel, écrit que dans une économie de marché, « les relations sociales sont réaménagées à l'image du marché ». C'est dans cette optique que j'introduis ici le problème de l'itinérance dans une ville telle que Montréal. La documentation sur l'itinérance montre que les causes de l'itinérance à Montréal sont nombreuses et complexes. Les principaux facteurs soulevés incluent la pauvreté, qui accentue la difficulté de trouver un logement abordable ; les problèmes de santé mentale et de toxicomanie, qui nuisent, entre autres, à la capacité des gens à garder un emploi stable ; et les difficultés qu'ont les immigrants et les personnes réfugiées à s'intégrer dans la société. Bien plus encore, le manque de logement abordable se positionne comme un problème majeur, car la hausse des loyers peut rendre difficile pour une personne à faible revenu de se procurer un logement décent.

Tous les problèmes évoqués ci-dessus entrent en conflit avec les pratiques d'une économie de marché où tout est attribué une

« Toutefois, la santé mentale n'est pas en elle-même un problème inévitablement inné »

omiste Pierre Samuel Dupont de Nemours, Jean-Marc Daniel résume sa définition de l'économie de marché à « la combinaison de la liberté et de la concurrence, [en assurant, *ndlr*] un équilibre entre offre et demande, production et consommation, qui conduit à la croissance économique ». En supposant que l'élément

valeur monétaire, où l'efficacité et la productivité du marché sont les lignes directrices du discours économique, et où la ligne décisionnelle de l'économie de l'État est d'une manière ou d'une autre conditionnée à satisfaire les récits et les fondements du capitalisme : la liberté de marché et la concurrence. Prenons par exemple le problème

« La question à se poser serait donc de savoir le potentiel sociétal qu'on pourrait atteindre si l'on s'occupait de la cause d'itinérance »

fondamental de l'économie de marché soit la liberté, des questions morales fondamentales sont inévitables. Jusqu'où peut aller cette liberté? Existe-t-il des obligations sociales? Peut-on sacrifier un bien commun pour une suraccumulation du capital individuel, simplement parce que le marché est libre?

du manque de logement. Si le gouvernement décidait d'intervenir en y imposant un prix plafond, la conception naturelle de l'économie de marché ferait en sorte que cette décision soit fortement critiquée, parce qu'elle entraverait le plein potentiel de la capacité productive du marché. De plus, les bienfaits



de cette décision n'auraient qu'un impact à court terme : les locataires seraient satisfaits et les itinérants affectés par la hausse des loyers trouveraient un logement. Cependant, à long terme, le marché économique prédit une pénurie des logements, parce que les propriétaires décideront simplement de ne plus produire ou de réduire la production des appartements. Selon cette logique, les personnes itinérantes affectées par le manque de logements sont condamnées à leur statut de sans-abris à cause des besoins d'accumulation et de production maximale du marché, dus à l'insatiabilité du système capitaliste.

L'incompatibilité entre le capitalisme et les valeurs morales est, à bien des égards, observée même par la façon dont chacun définit sa proximité et sa relation avec le monde extérieur. Je prends ici la relation qu'une personne qui se sent « libre » peut avoir avec l'individu dans la précarité. La morale nous convainc que glisser quelques pièces de monnaie dans le gobelet d'une personne itinérante est une bonne chose. Bien que je puisse croire que cela ne justifie pas une quelconque responsabilité sociale de la part de la personne qui donne, c'est l'un des seuls moyens offensifs qui restent à la disposition de la société, impuissante face à l'accumulation par la dépossession – définie par David Harvey comme la nouvelle forme néolibérale qui centralise

la richesse dans les mains d'un groupe restreint. De plus, il est aussi évident qu'une autre idée rationnellement capitaliste nous vient à l'esprit : prendre un dollar à une personne riche et le donner à une personne pauvre serait dangereux pour le bien-être du marché. En d'autres mots, le marché ne peut pas produire à son plein potentiel si certaines pièces de monnaie sont dépensées par des personnes qui ne travaillent

« Le philosophe politique américain, Michael J. Sandel, écrit que dans une économie de marché, “les relations sociales sont réaménagées à l'image du marché” »

pas, qui ne contribuent donc pas à la continuité du cycle de production. D'ailleurs, l'argent dépensé ainsi est vu comme une perte et un danger pour la personne en besoin. On prétend que ça pourrait la rendre dépendante. Pour une interprétation encore plus radicale, cette personne devient un « danger » pour la continuité du marché et de la société en général, parce que dans le modèle logique de l'économie de marché, sa situation d'itinérance est en train de nuire à la production maximale du capital.

Toutefois, cette analyse purement capitaliste me paraît paradoxale. La question à se

poser serait donc de savoir le potentiel sociétal qu'on pourrait atteindre si l'on s'occupait de la cause d'itinérance. Dans une perspective utilitariste, le bien-être collectif est primordial : le plaisir de s'occuper de nos familles, l'image qu'on donne sur la scène internationale, l'inclusion, l'insertion et l'intégration des personnes qui peuvent elles-mêmes apporter d'autres bienfaits et des changements socio-économiques dans la société. Mais tout ce beau discours ne peut pas être à l'agenda si nous pensons d'emblée que régler le problème d'itinérance est une cause perdue.

En outre, la santé mentale est soulevée comme une cause majeure de l'itinérance. Conséquemment, les débats sur comment régler cet enjeu sont réduits à la santé mentale, perçue comme une cause insoluble. Toutefois, la santé mentale n'est pas en elle-même un problème inné. Elle peut parfois être liée à d'autres dimensions. Par exemple, la documentation sur l'itinérance suggère que la perte de son logement entraîne une grande exposition aux problèmes de santé mentale. Dans une discussion académique que j'ai eue avec un ami sur le sujet, ce dernier m'a fait comprendre que « perdre son logement, c'est perdre bien plus qu'un bien matériel [parce que la personne] subit le poids émotionnel de cette perte ». Au défi financier auquel la personne en situation d'itinérance

fait face s'ajoute celui de la santé mentale. Par conséquent, cette analyse suggère que si les décideurs commencent à se pencher sur la crise de logement – plutôt que de penser à la maximisation nuisible du capital – cela pourrait représenter un premier pas décisif pour les personnes en situation d'itinérance. Dans la perspective où la question d'ordre économique était adressée de manière efficace, on pourrait espérer davantage d'assistance psychologique et, en fin de compte, de meilleures conditions générales pour la population itinérante de Montréal. ☉

PLEM KIJAMBA
Éditeur Opinion

Violon, féminité et éducation

Portrait : deux violonistes s'attaquent à un morceau compliqué et nous parlent de leur parcours.

MARIE PRINCE

Éditrice Au féminin

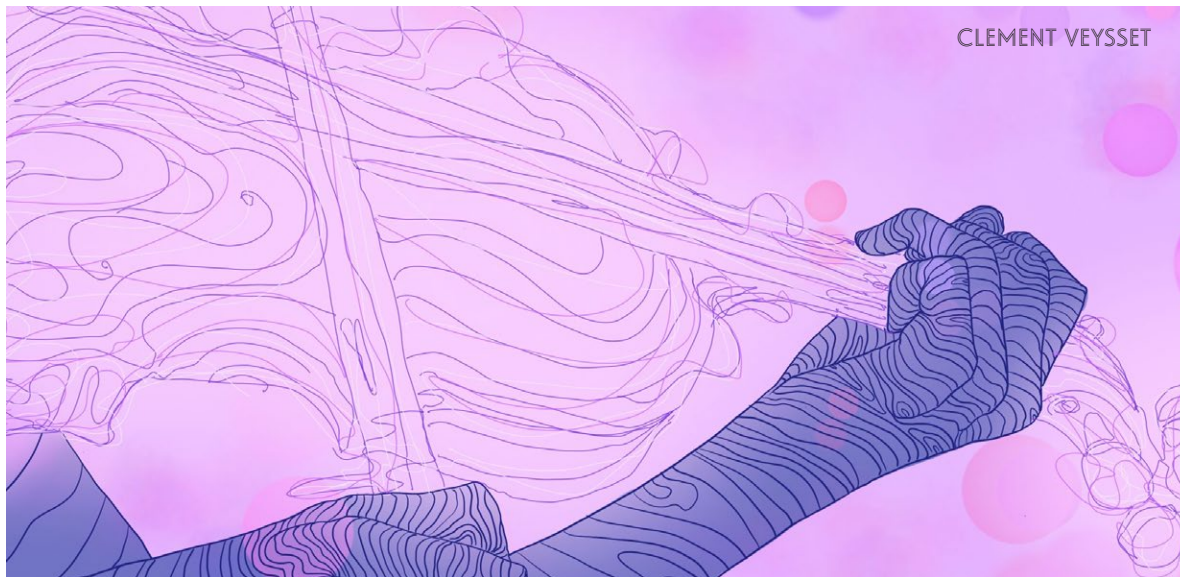
Cette semaine, Au Féminin s'est entretenu avec Marie-Claire Cousineau et Isabelle Bélanger-Southey, deux violonistes inspirantes qui joueront dimanche prochain, le 26 mars à 16 heures à l'église Saint-Pierre Apôtre, une pièce d'Eugène Ysaÿe, rarement interprétée dans le monde étant donné son niveau de difficulté élevé. Elles nous parlent de musique, mais aussi de féminité et de leur expérience en tant qu'enseignantes à l'école *Les Petits Violons* fondée par le père de Marie-Claire Cousineau. Une école qui vise à accompagner les élèves et à leur apprendre à jouer ensemble, plutôt que de les mettre en compétition.

Le Délit (LD) : Pouvez-vous vous présenter brièvement et résumer votre parcours en quelques mots?

Marie-Claire Cousineau (MCC) : Je suis la directrice de l'école *Les Petits Violons* mais aussi la fille du fondateur. Quand j'étais plus jeune, le violon était mon activité préférée de la semaine, de loin. Pour autant, je ne pensais pas que j'allais devenir violoniste dès le début. Au début, j'enseignais pour donner un coup de main, puis je suis allée à l'université étudier le violon, et tout est venu naturellement. Quand on fait de la musique classique, plusieurs portes s'ouvrent : on peut décider de faire des concours, des auditions pour être dans un orchestre symphonique, faire de la musique de chambre. J'avais décidé de faire de l'enseignement tôt, j'ai donc poursuivi dans cette voie. À côté, je suis musicienne à l'Orchestre Métropolitain.

« C'était un travail de longue haleine, cela fait depuis septembre qu'on se retrouve pour travailler »

Isabelle Bélanger-Southey (IBS) : Moi, j'ai commencé ici, aux *Petits Violons*, et je ne suis jamais partie. J'ai appris avec le père de Marie-Claire, Jean Cousineau, et éventuellement avec Marie-Claire. J'ai commencé à faire de l'orchestre symphonique au secondaire et je ne me suis jamais arrêtée parce que j'aime vraiment ça. Je suis allée à l'Université de Montréal étudier le violon d'interprétation, où j'ai étudié avec Yukari, la sœur de Marie-Claire, violon soliste à l'Or-



CLEMENT VEYSSET

chestre Métropolitain de Montréal. Je n'ai pas quitté le nid! J'enseigne aux *Petits Violons* depuis quelque temps et j'ai commencé récemment à jouer à l'Orchestre Métropolitain.

LD : Est-ce que jouer la sonate pour deux violons en la mineur, Op. posth. d'Eugène Ysaÿe dimanche 26 mars prochain est un accomplissement pour vous; et si oui, en quoi?

MCC : Oui, c'est un accomplissement parce que c'est une œuvre difficile et longue, et aucune d'entre nous ne l'a déjà jouée. Quand on prend une œuvre que l'on a jamais déchiffrée, c'est un long processus, parce qu'au-delà d'en jouer les notes, il faut décider ce que l'on veut exprimer, pour que cela nous ressemble. Pour la petite histoire de l'œuvre, elle a été composée par Eugène Ysaÿe pour une de ses élèves, qui s'avérait être la reine de Belgique et qui devait être vraiment douée parce que la sonate est très difficile. En réalité, elle

l'était même un peu trop, car ils ne l'ont finalement pas jouée. Il était difficile de trouver des versions de référence, nous avons donc travaillé avec plusieurs partitions, parce qu'il y avait des erreurs dans certaines mais aussi parce que nous avons préféré des parties de différentes versions. Mais oui, c'était une grosse entreprise.

IBS : Personnellement, c'est la première fois que je me plonge dans l'univers d'Ysaÿe pour jouer

une pièce. Je trouve magnifique ce qu'il fait, mais de là à le jouer en concert... C'était un travail de longue haleine, cela fait depuis septembre qu'on se retrouve pour travailler.

LD : Pouvez-vous nous parler d'une figure de la musique que vous admirez ou qui vous a influencée? Peut-être une femme?

MCC : Dans mon cas, c'est certainement ma sœur, Yukari. Ma sœur est plus âgée que moi, de quatre ans, donc elle a toujours été mon idole à tous les niveaux, parce que c'est ma grande sœur tout simplement; mais aussi parce que Yukari a réussi à faire un peu tout dans le violon, au-delà d'être violon soliste à l'Orchestre Métropolitain. J'ai eu la chance une fois de jouer à côté d'elle dans un orchestre, où elle était invitée en tant que violon solo. J'ai pu voir de près ce qu'implique le travail qu'elle fait, les choses qu'elle essaye de dire, les choses qu'elle ne dit pas mais qu'elle indique, des choses invisibles pour le public mais impressionnantes pour une violoniste.

IBS : De mon côté, Yukari a aussi été un modèle. Elle était ma professeure récemment, mais même plus jeune, j'allais voir l'Orchestre Métropolitain et je la voyais jouer sur scène. Et puis, Marie-Claire est aussi un modèle pour moi, depuis que je suis plus jeune, en tant que professeure. Puis maintenant, j'admire le travail de direction que Marie-Claire fait ainsi que son travail à l'orchestre. Il y a tellement de choses que je reçois d'elle, musicalement mais aussi dans la vie de tous les jours.

LD : Est-ce que vous pensez qu'il existe des barrières pour évoluer dans le monde de la musique en tant que femmes? Si oui, pouvez-vous nous parler de votre expérience personnelle, d'une anecdote peut-être?

MCC : Il y en a, c'est sûr, mais je ne suis pas sûre qu'elles soient spécifiques au monde du violon. Personnellement j'en ai peu ressenti, mais j'ai eu un parcours un peu particulier. Quand je suis arrivée dans le monde de la musique, mon chemin était déjà plus

ou moins tracé car j'étais la fille du fondateur des *Petits Violons*. L'Orchestre Métropolitain fait aussi des efforts pour mettre au programme des œuvres de compositrices. C'est un choix qu'il faut faire pour rendre justice à toutes les œuvres de femmes qui ont été perdues à travers le temps.

IBS : Je n'ai pas non plus beaucoup ressenti cela. À Montréal, les barrières sont plus subtiles. Par contre, j'ai eu des discussions avec des amies qui me parlaient des barrières physiques de performance. Je vis avec des instrumentistes qui, à certaines périodes du mois, perdent complètement leur soutien de respiration, qui est à la base de leur instrument. Il faut compenser, parvenir à être la meilleure même lorsque certaines de nos capacités sont altérées, et cela demande plus d'efforts.

LD : Pensez-vous que votre identité de femme influence la façon dont vous faites de la musique? Et d'une façon plus générale, quels sont les éléments de votre vie qui vous inspirent et ont forgé votre sensibilité musicale?

MCC : Je n'ai pas envie de rentrer dans le cliché de la sensibilité féminine. D'une façon générale, il y a des moments dans nos vies où nous sommes plus ou moins émotives, et parfois nous jouons quelque chose et avons accès à des sentiments différents. Si on est ouvert à ce que cela nous inspire, cela peut modifier notre façon de jouer et être une grande richesse. Pour ce qui est de mon travail d'enseignante, avoir eu des enfants a profondément changé ma compréhension des enfants; après, j'ai eu beaucoup plus de facilité à communiquer avec mes élèves.

IBS : Je pense que cela s'exprime plus dans l'enseignement, c'est vrai. Il me semble qu'en tant que femmes, nous sommes plus habituées à être entourées, à nous soutenir dans notre vie en général. J'ai l'impression que cela rend

« C'est un choix qu'il faut faire pour rendre justice à toutes les œuvres de femmes qui ont été perdues à travers le temps »

plus facile la création de liens avec les élèves, quel que soit leur genre. C'est une généralité, mais je pense avoir plus de facilité à construire une relation proche, de confiance, avec les élèves. On parle beaucoup ces dernières années des hommes qui se sentent isolés parce qu'on ne leur a pas appris à construire autour d'eux un réseau assez fort et sincère, parce qu'on leur apprend moins à se confier, parce qu'il faut être « fort ». Ici, tout le monde peut trouver sa place, sans prise en compte de son genre, on voit évoluer et on accompagne tout le monde individuellement.

Vous pouvez aller voir Marie-Claire Cousineau et Isabelle Bélanger-Southey dimanche à l'église Saint-Pierre Apôtre à 16h jouer la merveilleuse et intrigante pièce d'Eugène Ysaÿe. L'entrée est libre et gratuite. ☺

Habiter Montréal et lire Dany

Ou comment concilier neige et littérature.

LOUIS PONCHON
Éditeur Culture

À Montréal, les vacances de printemps ont deux utilités : fuir la neige qui colle au goudron et lire des romans ; dévorer le papier et boire l'encre comme si elle contenait le secret de la vie heureuse.

Parce que ton année d'échange à McGill touche à sa fin et que tu n'as toujours pas ouvert le moindre roman québécois, mais surtout parce que tu te lasses de cette littérature européenne dont les personnages t'apparaissent en noir et blanc, tu décides de t'aventurer ailleurs, prendre le risque de découvrir le monde. Tu saisis au hasard d'une étagère un ouvrage fin et intrigant, un livre dont le titre sonne comme une invitation à le reposer aussitôt : *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, de Dany Laferrière. Comme tu es seul dans la librairie, sans personne pour prêter attention à tes mauvaises fréquentations littéraires, tu jettes un coup d'œil à la première page, sans même regarder la quatrième de couverture parce que tu sais que tout est toujours dit dans l'incipit. L'ironie provocatrice du titre est dépassée dès la deuxième page, tu achètes le livre. Plus tard, tu n'auras qu'un seul



regret : celui d'avoir payé pour un bouquin que l'auteur invite lui-même à voler. Seulement, au moment de quitter le rayon,

dans un dernier coup d'œil de connaisseur, qui veut s'assurer de ne pas laisser un chef-d'œuvre derrière lui, tu aperçois un

autre roman du même auteur, *L'Énigme du retour*, et tu l'emportes aussi.

C'est un roman sans fierté, un chef-d'œuvre rassurant, de ceux que l'on compte sur le bout des doigts parce qu'ils savent créer une langue neuve et émouvante tout en préservant leur simplicité.

En mêlant de longs paragraphes descriptifs à de courtes strophes en prose, Laferrière dote son roman d'une forte charge poétique. C'est une écriture ramassée, concise et efficace, qui donne en deux ou trois mots, soit dans un même souffle de lecteur, tout un monde à apprécier. Il fait de l'île d'Hispanolia, cette île des

« Plus tard, tu n'auras qu'un seul regret : celui d'avoir payé pour un bouquin que l'auteur invite lui-même à voler »

Caribes partagée entre Haïti et la République Dominicaine, un espace où les contradictions fusionnent : la terre et la mer, le luxe et la misère, le rêve et la réalité... Pour finalement s'apercevoir, après 30 ans d'absence, que cette terre où il est né demeure sa seule appartenance.

Caribes partagée entre Haïti et la République Dominicaine, un espace où les contradictions fusionnent : la terre et la mer, le luxe et la misère, le rêve et la réalité... Pour finalement s'apercevoir, après 30 ans d'absence, que cette terre où il est né demeure sa seule appartenance.

Il raconte surtout son absence, ce « temps pourri de l'exil » coincé entre deux âges : son départ de jeune homme et son retour à l'âge mûr.

« J'ai senti que j'étais un homme perdu Pour le Nord quand dans cette mer chaude sous ce crépuscule rose Le temps est subitement devenu liquide ». ⊙

THÉÂTRE

« Que dis-je, c'est un cap? »

Un hommage à Rostand dans *Pif-Luisant*.

AGATHE NOLLA
Éditrice Culture

Du 14 mars au 15 avril 2023, le théâtre du Rideau Vert propose une pièce surprenante, *Pif-Luisant*, écrite par Gabriel Sabourin. Elle retrace l'histoire de la création d'une des pièces de théâtre les plus connues du XIXe siècle : *Cyrano de Bergerac*. Pièce maîtresse du dramaturge français Edmond Rostand, elle est immédiatement félicitée par la critique et le grand public après sa première à Paris le 28 décembre 1897. Le succès de Rostand raconte l'histoire de Cyrano, un poète et bretteur au nez proéminent, qui tombe amoureux de sa cousine, Roxane. Trop timide pour lui avouer ses sentiments, il aide un jeune cadet, Christian, à conquérir son cœur en lui prêtant sa plume. Ainsi, Roxane tombe amoureuse des mots de Cyrano qu'elle associe au visage et au corps du beau Christian. Le succès inattendu de cette comédie romantique, écrite en alexandrins, récompense son auteur avec la légion d'honneur

en janvier 1898. Dans sa pièce de 2023, Sabourin propose un voyage dans le salon de la maison secondaire des Rostand pendant l'écriture de *Cyrano de Bergerac*.

Pour écrire son chef-d'œuvre, Rostand s'est inspiré des événements de sa propre vie : ce sont ces éléments biographiques que raconte la pièce de Sabourin en

« Pour écrire son chef-d'œuvre, Rostand s'est inspiré des événements de sa propre vie »

une heure et demie. Très complexé par la taille de son nez, Rostand, interprété par Olivier Mourin, tombe excessivement amoureux de la fille de ses domestiques, sa « presque sœur », Marie-Anne, comme il l'appelle dans *Pif-Luisant*,

jouée par Elodie Grenier. Marie-Anne, qui inspire le personnage de Roxane, tombe éperdument amoureuse d'un déserteur aux rêves de comédien, Christian de Neuville, interprété par Jean-François Pronovost. Tout comme Cyrano, Rostand aide Christian à séduire Marie-Anne en lui prêtant sa plume. Alors que Christian retourne dans les colonies en tant que soldat, Rostand continue d'écrire des billets d'amour à Marie-Anne sous le nom de Christian. Ainsi, l'histoire de *Cyrano de Bergerac* naît. Elle est composée en quelques semaines avant d'être envoyée au Théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris pour y être chaleureusement applaudie.

Dans la pièce de Sabourin, Edmond Rostand est présenté comme un dramaturge perdu, un homme instable mentalement, sans l'espoir de pouvoir un jour vivre de son art. Effectivement, dans les années 1890, Paris joue du théâtre de boulevard, des farces et du burlesque, et porte peu d'intérêt aux longues pièces romantiques écrites en alex-

andrins, qui sont considérées pédantes. Le père d'Edmond presse son fils de reprendre son travail d'avocat et d'abandonner

rendue possible grâce aux efforts de Sabourin, qui choisit le comédien Olivier Mourin et en fait le sosie de Rostand, physiquement comme



définitivement le théâtre. Mais le talent d'Edmond est indéniable. Dans la pièce de Sabourin, Edmond parle presque en alexandrins avec une facilité déconcertante. Le spectateur a l'impression de rencontrer le vrai génie de Rostand, sa personnalité cachée et son histoire personnelle. Cette proximité est

psychologiquement. En maniant la mise en abyme et en imitant le développement de l'intrigue de *Cyrano de Bergerac*, Gabriel Sabourin rend hommage au formidable succès de la pièce de Rostand et affirme que le théâtre en vers n'est pas démodé si l'on en fait bon usage. ⊙

Thierry Larose frappe de nouveau avec *Sprint*

Toujours fidèle à l'expérimentation du rock indie.

DOMINIKA GRAND-MAISON
Contributrice

Le vendredi 10 mars dernier était dévoilé *Sprint!*, le nouvel album de Thierry Larose. Cette œuvre tant attendue dans la scène musicale montréalaise compte onze chansons dont « Des noeuds dans les doigts », sortie durant l'été, et deux autres lancées au début de l'automne sous forme de single.

Son premier album, *Cantalou*, sorti en 2021, avait mis la barre très haute pour son prochain, notamment par le grand succès de la chanson « Les amants de Pompéï », qui a gagné le prix de la chanson SOCAN en 2021. Larose n'a pas déçu les attentes de son public en offrant quelque chose de tout aussi réussi. Comme l'album précédent, celui-ci a été coréalisé avec le producteur Alexandre Martel, et les arrangements de celui-ci sont accompagnés par Lou-Adriane Cassidy. L'ensemble de l'album reste fidèle au style qu'on lui connaît, alternant entre une sorte de placidité et un côté rock indie bien prononcé. De plus, Thierry Larose ne manque pas de surprendre son

public avec ses paroles poétiques et son génie pour composer des lignes qui poussent à la réflexion, tout en demeurant agréables à écouter, comme dans cet extrait de « Complètement intacte » : « Leurs paroles devenues dignes/ Des plus grands proverbes/ Elle sait qu'il l'amour est aveugle/ Mais qu'il sait distinguer les tons. »

Lors d'une entrevue avec Catherine Pogonat dans le cadre de son émission à « Ici Musique », *L'effet Pogonat*, Thierry raconte que l'enregistrement de l'album s'est fait de façon plus improvisée, c'est-à-dire plus axée sur la performance en direct, laissant ainsi une grande liberté à ses collaborateurs. Entre autres, les chœurs y sont très présents, ce qui apporte une grande vitalité à l'album, empruntant au style du gospel. La chanson « Demain demain » avait déjà été jouée en version acoustique durant un hommage à l'émission *Mange ta ville*, qui mettait en vedette le chanteur. Cette version de l'album ajoute de la texture au rythme, et surtout au refrain.

La couverture de l'album est une image de limace orange sur un fond

blanc exploitant une esthétique minimaliste ironique, qui concorde bien avec le style de l'auteur-compositeur interprète. D'ailleurs,

« Thierry Larose ne manque pas de surprendre son public avec ses paroles poétiques et son génie »

c'est Marianne Boucher, sa copine, qui s'est chargée de la conceptualisation de ses deux albums en contribuant aussi aux paroles de la chanson « Plein prix » et aux voix de quelques-uns des morceaux du nouvel album. On peut remarquer l'influence du groupe rock montréalais Malajube, dans la chanson « Cœur de Lion ». Thierry racontait même à *L'effet Pogonat* que la chanson « Destin » de Céline Dion avait servi de modèle à l'album pour son esthétisme. Dans la chanson « Frisbee & marmelade », on peut entendre des arrangements de guitare qui rappellent

la balade espagnole, ce qui marque une nouveauté très intéressante.

Selon moi, les meilleurs endroits pour écouter cet album sont nombreux : dans une banlieue en faisant du vélo le soir, sur le banc d'un parc en lisant un livre et en regardant la neige fondre,

ou bien encore à l'occasion d'une petite soirée entre amis autour d'un verre de cidre local et d'un bol de chips aux cornichons.

Thierry Larose sera en spectacle à Montréal dans le cadre du festival des Francfolies le 13 juin prochain. ☺



THIERRY LAROSE

CINÉMA

Braquage familial et marivaudage s'invitent au cinéma

L'Innocent de Louis Garrel : « De la légèreté, nous voulons de la légèreté ! »

NOUR DESROUSSEAUX
Contributrice

Après *Les Deux Amis* (2015), *L'homme fidèle* (2018) et *La croisade* (2021), Louis Garrel, acteur et réalisateur français, se tourne désormais vers la figure de la mère dans son nouveau film *L'Innocent*. Le film, en diptyque, présente dans un premier temps une chronique familiale dans laquelle une mère bouleverse la tranquillité de ses proches en se mariant avec un ex-détenu, et dans un second temps, un film d'action burlesque, qui entraîne toute la famille dans le braquage d'un camion transportant du caviar iranien. Il a par ailleurs été récompensé aux César, en recevant le prix du meilleur scénario et le prix de la meilleure actrice dans un second rôle pour Noémie Merlant.

Le film s'ouvre sur Sylvie, animatrice d'ateliers de théâtre en prison, qui rencontre Michel, un détenu, avec qui elle se marie en

détention. Abel, son fils, ayant du mal à accepter ce mariage, avertit sa mère sur les dangers de ce dernier. En effet, Sylvie a la fâcheuse tendance de tomber amoureuse de détenus, sans jamais se méfier de leur passé criminel. L'enfance d'Abel a été rythmée par les perquisitions à domicile, causées par la ribambelle d'ex-maris de sa mère retombés dans leurs mauvaises habitudes. Il le dit lui-même : il souhaiterait jouer son rôle de fils, et non de père ou de frère de sa mère. Et pourtant, Sylvie est amoureuse. Qui pourrait gâcher le bonheur de cette femme qui fait aveuglement confiance et se donne entièrement à l'homme qu'elle aime ?

Même si Abel s'inquiète pour sa mère, il préfère s'embarquer dans un braquage pour aider Michel plutôt que de briser son bonheur et choisit de ne pas lui révéler les activités criminelles de son conjoint. Selon moi, le titre du film caractérise parfaitement le personnage d'Abel. Certes, il se laisse entraîner dans une affaire criminelle, mais son geste,

bien qu'illégal et coupable aux yeux de la loi, nous paraît noble, tendre et innocent. Sa mère, lors du mariage de son fils en prison (à la suite du braquage), parle même de générosité. Comment représenter une relation mère-fils sans risquer de tomber

« Le réalisateur nous propose une chronique familiale et un film d'action loufoque »

dans le *pathos*, dans des lieux communs déjà mille fois exploités ou encore dans la mise à nu totale de soi? Louis Garrel nous propose quelque chose de différent et simple à la fois. Il fait ici le pari de la légèreté et réussit avec brio. L'histoire est bâtie sur un socle autobiographique, celle de sa mère, Brigitte Sy, qui comme Sylvie, s'est mariée avec un ex-détenu. Le réalisateur nous propose ainsi une chronique familiale, autant qu'un film d'action loufoque. Le

style cinématographique est assez classique et sobre, ce qui sert le récit, mais Louis Garrel joue aussi avec les codes du film policier. On retrouve des effets d'iris qui imitent les jumelles, un écran divisé ou des plans subjectifs pour montrer la filature, ou le sentiment d'être suivi, et surtout une musique à suspense digne des plus grands films d'action, mais sans jamais verser dans la caricature. Louis Garrel lie également braquage et marivaudage : lors d'une scène, Abel et sa meilleure amie, Clémence, doivent jouer une querelle d'amoureux pour distraire le chauffeur, ce qui tourne rapidement à des aveux touchants. Le quatuor d'acteurs composé

de Louis Garrel (Abel), Noémie Merlant (Clémence), Anouk Grinberg (Sylvie) et Roschdy Zem (Michel) fonctionne à merveille. Nous sommes bercés par de la musique des années 80, notamment par *Une autre histoire* de Gérard Blanc ou *Nuit magique* de Catherine Lara, qui nous inviterait presque à un karaoké. Elle accompagne à merveille le personnage de Sylvie lors de ses déclarations d'amour à Michel ou à son fils, ainsi que sa joie de vivre et sa spontanéité. La trame sonore contribue également à la légèreté du film en accompagnant la trajectoire des différents personnages. Que réclamer de plus dans la grisaille de notre mois de mars? ☺

EMMANUELLE FIRMAN



C'est donc ça le multivers ?

Everything Everywhere All At Once : un glorieux chaos.

JACKY KIM
Contributeur
JADE LÊ
Multimédias

Avec 11 nominations, *Everything Everywhere All At Once* dominait la concurrence en vue de la 95^{ème} cérémonie des Oscars. Gagnante de sept Oscars, dont celui du meilleur long-métrage et des meilleurs réalisateurs, cette œuvre absurdemment délirante marque l'histoire du cinéma. Michelle Yeoh, qui interprète le personnage principal Evelyn Wang, se voit récompensée du prix de la meilleure actrice, faisant d'elle la première femme asiatique à obtenir ce prix. Ke Huy Quan, de son côté, remporte l'Oscar du meilleur acteur dans un second rôle pour sa performance. Il fond en larmes à l'annonce de son nom, et s'exclame « *Maman, je viens de gagner un oscar! (tldr)* ». Après avoir relaté son passé de réfugié vietnamien, sans vraiment pouvoir y croire, il déclare de sa voix remplie d'émotion : « *Ça, c'est le rêve américain.* »

Ce film de science-fiction peut être approché d'une manière analytique, car il invite le spectateur à réfléchir sur des problèmes contemporains, notamment les ruptures générationnelles dans les familles d'immigrés, en mettant en lumière une minorité asiatique sur la scène internationale. Cette œuvre étonnante et déconcertante par son absurdité, mélangeant science-fiction et réalités alternatives, ne plaît pas à tout le monde. Entre mains saucisses, rochers loquaces et bouchons anaux, le message

apparaît lors de la seconde moitié du film, qui prend un profond tournant émotionnel.

Le scénario se présente ainsi : Evelyn Wang est pro-

« Cette œuvre étonnante et déconcertante d'absurdité, mélangeant science-fiction et réalités alternatives »

priétaire d'une laverie avec son mari, Waymond, joué par Ke Huy Quan, qui veut divorcer. Evelyn n'en peut plus. C'est alors qu'elle fait la connaissance d'Alpha Waymond, une version alternative de son mari. Il lui explique qu'il existe de nombreux univers parallèles, car chaque choix, chaque décision que l'on prend, mène à un futur différent et engendre la création d'un nouvel univers. Les habitants de l'*Alphaverse* ont ainsi développé une technologie permettant d'accéder aux compétences, aux souvenirs et au corps de leurs homologues alternatifs. Evelyn, qui ne cesse d'être transportée entre les différentes versions d'elle-même, se voit, au long de son périlleux voyage, questionner ce qu'elle pensait connaître de sa vie, de ses échecs, ainsi que l'amour qu'elle éprouve envers sa famille.

Alors que la relation entre Evelyn et Waymond est instable et ne cesse d'évoluer selon les univers, c'est leur fille Joy qui s'avère être l'élément unificateur entre les différents mondes parallèles. Avec une performance remarquable de

Stephanie Hsu, Joy représente la deuxième génération d'immigrés, portant le poids de la relation fracturée d'Evelyn avec son grand-père et des déceptions d'un rêve américain

non atteint. En plus de son homosexualité, son absence d'objectif à long terme est la plus grande déception pour sa mère, qui, comme de nombreux immigrants, a tout sacrifié pour offrir une vie stable à sa fille. Cette pression se manifeste par une rébellion si grande qu'elle s'étend au-delà des multivers, dans un royaume où un bagel géant se dresse comme un trou noir, prêt à aspirer tout le monde dans un vide, un néant, qui représente la mort.

Approche philosophique

Alors que la première partie du film, intitulée « *Everything* » servait d'introduction, mettant en place le contexte du film et introduisant les personnages, la deuxième partie « *Everywhere* » propose une réflexion philosophique posant de nombreuses questions existentielles et cherchant à résoudre le conflit mère-fille entre Evelyn et le personnage de Jobu Tupaki, une version alternative de Joy. Ce conflit représente un affrontement idéologique opposant l'existentialisme, représenté par Evelyn, et le nihilisme, soutenu par Jobu.

Evelyn fait face à un vide existentiel résultant des nombreuses déceptions et échecs de sa vie. Dans l'univers initial, elle a décidé de tout quitter pour s'installer aux États-Unis avec son mari, à la poursuite du rêve américain. Cette décision ne s'est pas déroulée comme prévu : alors qu'elle se retrouve propriétaire d'une laverie, son rêve s'essouffle en un mirage de plus en plus lointain. Elle sent peu à peu le poids d'un vide indescriptible dans son quotidien, souvent nommé « crise de la quarantaine ». Ce vide est un sujet central pour de nombreux philosophes du 20^e siècle tels que Friedrich Nietzsche, Jean-Paul Sartre et Albert Camus, qui le considèrent comme une source de tristesse chez tout individu. Ce néant naît de l'incapacité à trouver un sens à la vie, ce qui provoque un sentiment de frustration et de confusion. Face à cela, deux choix apparaissent : soit l'individu commence à voir sa vie comme une accumulation d'insatisfactions et de déceptions, soit il effectue des changements drastiques dans sa vie, en y trouvant du sens et en valorisant des éléments du quotidien. Jobu Tupaki, adepte du premier choix, représente cette existence omnisciente dans le *multiverse* qui ressent tout, partout, tout à la fois : parce qu'elle ressent littéralement tout en même temps, elle ne peut être heureuse. Ce poids insupportable la conduit à adopter une vision nihiliste de la vie.

En philosophie, le nihilisme peut être compris comme un scepticisme face à la vie, où l'individu rejette toute convention sociale. Pour les nihilistes, la vie semble dénuée de sens : « *Si rien n'est important, toute la douleur et la culpabilité qu'on ressent pour n'avoir rien fait de notre vie s'envole* », déclare Jobu Tupaki, considérant la mort comme la seule issue.

Cette évasion utilisant le nihilisme comme mécanisme de défense contre le poids insupportable de l'existence est mise en avant dans l'univers où Joy et Evelyn deviennent des rochers. Dans un monde où la vie n'a jamais vu le jour, il n'y a ni bonheur, ni malheur au sens traditionnel, puisqu'il n'y a même pas d'existence. Gérer une laverie ou être vedette de cinéma n'a plus aucune valeur ; le mot « déception » perd tout son sens.

Waymond, quant à lui, agit comme contrepoids vis-à-vis de Jobu Tupaki, en représentant le caractère optimiste de l'exis-

tentialisme comme solution face au nihilisme : « *Lorsque je choisis de regarder le bon côté des choses, je ne fais pas preuve de naïveté. C'est un choix stratégique et nécessaire. C'est ainsi que j'ai appris à survivre.* » Il ne cherche pas à dire qu'il y a plus de bien que de mal dans notre monde, mais plutôt à valoriser et chérir les petits moments de bonheur autant que possible. Lorsque l'on arrive à dépasser le nihilisme en donnant de la valeur à ces courts instants et en mettant en lumière le positif, seulement à ce moment serons-nous capables d'apprécier la vie. Il faut accepter le fait qu'il existe inévitablement du positif et du négatif : ils représentent le tout, partout, et tout à la fois.

Représentation asiatique

Ce film met en avant la communauté asiatique, trop peu représentée à l'international, avec une majorité d'acteurs asiatiques et de nombreux dialogues en mandarin. Appartenant à la première génération d'immigrants, issue du mariage d'une mère chinoise et d'un père coréen, j'ai moi-même, Jacky Kim, vécu cette situation où la pression parentale est telle qu'elle en devient intenable. Je trouve que ce film a réussi à représenter de façon juste et non romancée ou clichée les dynamiques d'une famille d'immigrants asiatiques. Evelyn et Waymond décident de déménager aux États-Unis ayant pour but d'atteindre le rêve américain, comme c'est le cas pour beaucoup d'immigrants. Abandonner toute une partie de sa vie demande beaucoup de courage. C'est un choix extrêmement difficile, qui, souvent, ne fonctionne pas tel qu'on l'avait imaginé. La déception que les parents immigrés éprouvent face à leur propre vie et échecs, lorsque ce rêve n'est pas atteint, les mène souvent à imposer leurs propres ambitions à leurs enfants. Bien qu'ils souhaitent le meilleur pour ces derniers, cela est souvent à l'origine de tristesse et de nombreuses disputes. Cette pression finit souvent par écraser l'enfant, qui ne peut poursuivre ses propres passions. Cette connexion émotionnelle difficile entre parents et enfants, à la racine des traumatismes intergénérationnels au sein des familles immigrées, est particulièrement bien représentée dans le film *Everything Everywhere All At Once*, sans tomber dans des stéréotypes vulgaires. ☉



Réinventer la mode chez les étudiants

Une entrevue avec l'association étudiante *Dsign Lab McGill*.

Propos recueillis par
AGATHE NOLLA
Éditrice Culture

Cette semaine, *Le Délit* a conversé avec deux membres de l'association étudiante mcgilloise @dsignlabmcgill pour en savoir plus sur le monde de la mode à l'Université McGill. Créée il y a deux ans, cette association compte plus de 60 membres aujourd'hui et espère pouvoir s'agrandir dans les semestres à venir.

Le Délit (LD) : Dans les grandes lignes, comment présenteriez-vous votre club? Quels sont ses objectifs?

Dsign Lab McGill (DLM) : Je dirais que le DsignLab est destiné à être un espace de collaboration et de rassemblement pour les personnes qui travaillent dans différents domaines de la création artistique. Nous comptons trois piliers. Il y a la photographie, la mode et les arts visuels. L'année prochaine, nous allons mettre en place un laboratoire de design bimensuel, où nous bloquerons un espace de studio pendant trois heures. L'idée est de susciter des collaborations en dehors du DsignLab. Ainsi, si quelqu'un réalise un projet de mode, crée une robe, par exemple, il suscitera peut-être l'intérêt de quelqu'un qui s'intéresse à la photographie, et ils pourront alors faire ensemble une séance de photos pour un éditorial de mode. Ou peut-être qu'une personne impliquée dans l'art aimera la robe et que nous ferons une conception visuelle dessus. L'idée principale est donc de créer une communauté créative à McGill, car beaucoup de gens ont constaté en arrivant ici qu'ils avaient perdu leurs liens avec le monde de l'art. Nous voulons donc raviver cette passion et créer un espace interactif.

LD : Quels sont les axes directifs de votre club?

DLM : Je pense que la chose la plus importante à noter à propos de notre club, c'est qu'il est orienté vers le développement durable. Je pense que c'est l'une des principales composantes de nos projets récents, car la mode est aujourd'hui une activité qui n'est pas durable, malheureusement. Nous essayons donc de motiver la nouvelle génération et la communauté mcgilloise à aller en friperie, à acheter des vêtements réutilisés, à les reconvertir au lieu de les jeter,

à apprendre à les réparer et à faire ces choses qui vont prolonger la vie de leurs articles au lieu de passer immédiatement à l'achat de quelque chose de neuf sur le présentoir. La semaine dernière, nous avons mis en place un programme très prometteur. Il s'agissait d'un événement où les étudiants pouvaient apporter leurs vêtements endommagés, avec de petits trous ou des déchirures, et notre équipe les réparait pour un prix très bas par rapport à la majorité des services couturiers de Montréal. Si on a fait ce service de réparation, c'était pour sauver des habits de la décharge.

LD : D'après vous, quel est l'impact de votre club sur les étudiants? Comment le mesurez-vous?

DLM : Je pense que nous avons un impact considérable sur le monde de la mode étudiante, en tout cas à McGill. Notre défilé de mode fait parler les gens après coup. Beaucoup de personnes sont venues me voir et m'ont dit que la prochaine fois qu'ils iraient au centre commercial, ils allaient mieux réfléchir à ce qu'ils achèteraient parce que le spectacle les avait touchés et qu'ils voulaient être plus soucieux avec leurs achats. Et je pense que cela est dû en grande partie à l'artiste qui est venu. Il s'appelle Jan Van Esch, et c'est un artiste en résidence à McGill, qui a réalisé une pièce sur la surconsommation de la *fast fashion*. Il a entendu parler de notre projet, a demandé à en faire partie et nous lui avons demandé de faire la finale. Dans son œuvre, il portait sur lui environ 120 articles d'ha-

« Nous essayons donc de motiver la nouvelle génération et la communauté mcgilloise à aller en friperie, à acheter des vêtements réutilisés, à les reconvertir au lieu de les jeter »

billement, cela correspond à la moyenne de ce qu'un habitant de l'Amérique du Nord conserve en même temps dans sa garde-robe. Lorsque l'on voit tout ce matériel entassé sur



un individu, on se demande s'il est vraiment nécessaire d'en avoir autant. Nous avons collaboré avec une boutique appelée *effe*, qui travaille avec de nombreux créateurs

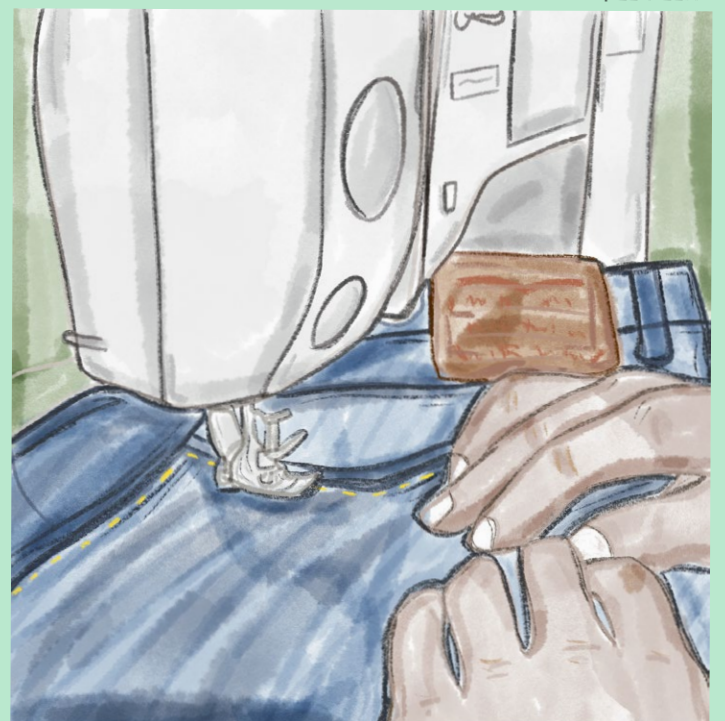
locaux. Nous avons également contacté deux friperies du boulevard Saint-Laurent, l'une d'entre elles étant également un refuge pour femmes, appelé *La Maison du Chainon*, et l'autre étant *SnobShop*. Ces deux magasins correspondent tout à fait à notre vision du développement durable. En plus de la reconversion d'habits, le propriétaire de *SnobShop* crée ses propres vêtements, les coud à partir de vieux matériaux recyclés, et propose des vêtements qui tiennent compte de toutes les tailles. Le *Chainon*, quant à lui, propose une gamme de vêtements différents à des prix très abordables. Nous voulions nous assurer que nous avions des marques accessibles à tous, sans discrimination socio-économique.

LD : Quels pas prenez-vous vers l'inclusivité? Votre club

abrite-t-il une diversité de corps, d'ethnies et de genres?

DLM : D'après moi, l'espace de la mode propose un spectre d'expression du genre

plus large et il est possible de sortir de la binarité. L'une des choses vraiment géniales est la capacité de briser les stéréotypes de genre à travers la mode, à travers l'art visuel. C'est l'endroit idéal pour contourner ce que nous supposons être les binaires de genre et pour expérimenter l'expression en dehors de ce qui a été considéré comme la norme. Il est vraiment formidable de voir beaucoup de membres de notre club prendre des risques et s'exprimer d'une manière qui leur est propre et qui n'est pas conforme à ce que le monde leur a imposé. Lors de notre dernier défilé, nous n'avons pas demandé de mesures aux mannequins au moment de l'audition, mais seulement après leur sélection, pour que nous puis-



sions leur trouver les vêtements à la taille adéquate. Nous avons essayé de varier les apparences. Je pense donc que le simple fait d'avoir une variété de mannequins sur le plateau est déjà un pas en avant vers l'inclusivité et la démocratisation de la mode.

LD : Avec quelles marques et magasins avez-vous collaboré?

DLM : Cette année, nous l'avons fait soit gratuitement, soit grâce à des commanditaires. Le défilé de mode que nous avons organisé au premier semestre a été en partie financé par Écosystème Jeunesse Canada (ÉJC). Nous avons obtenu tous les vêtements grâce à des partenariats. Nous avons donc passé des journées entières à nous rendre dans différents magasins de seconde main et à présenter le projet du défilé de mode : « Pourriez-vous nous prêter quelques pièces qui vous reviendront? Et nous vous ferons de la publicité, nous dirons à tout le monde le nom de votre magasin. C'est donc mutuellement bénéfique. »

LD : En travaillant au sein d'une association de mode étudiante, votre perspective sur la mode a-t-elle changé? En somme, pouvez-vous donner une définition de la mode?

DLM : Je pense que le plus intéressant avec la mode, c'est qu'elle est difficile à définir en elle-même. Il y a des choses qui sont incluses dans le monde de la mode et que les gens ne considèrent pas nécessairement comme de la mode. Par exemple, d'une certaine manière, le maquillage peut aussi être une forme d'expression de la mode qui ne se limite pas à l'habillement. La mode est un moyen d'exprimer ce que l'on ressent

JADE LÉ | LE DÉLIT

à l'intérieur, à l'extérieur, c'est de l'art à porter, ou même, pourrait-on dire, c'est une façon de parler sans mots. La spécificité de la mode, c'est sa capacité à exprimer des émotions, des valeurs, des désirs, des passions d'une manière qui n'exige pas nécessairement le caractère explicite d'autres formes d'art. ☺